

LIRE VOIR ECOUTER

*« Avec nos journaux-pansements
Qui sèchent les plaies prolétaires
Et les cadavres de romans
Que les Goncourt vermifugèrent
Avec la société bidon
Qui s'anonymise et prospère
Et puis la rage au pantalon
Qui fait des soldats pour la guerre.
T'es Rock, Coco ! t'es Rock !*

*Cela dit en vers de huit pieds
A seule fin de prendre date
Je lâche mon humanité
Et je m'en vais à quatre pattes. »*

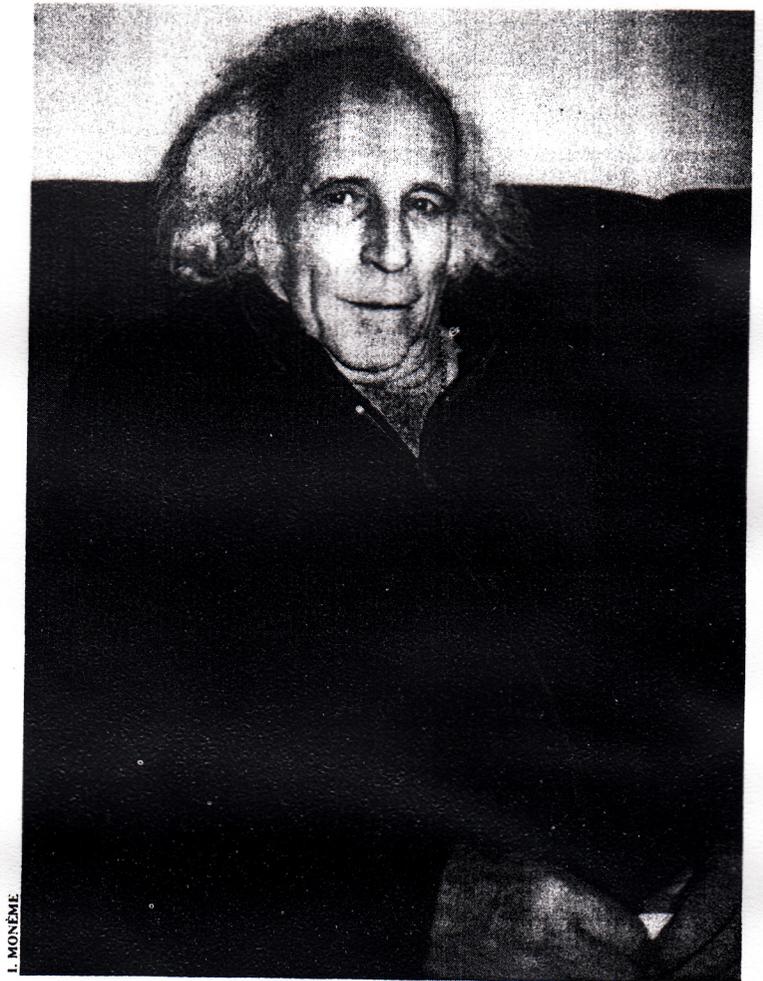
Léo Ferré, décoiffé et nostalgique

Il a frappé timidement à la porte du journal et il est entré en souriant, presque gêné. Non, pas Léo Ferré, mais Ivan, un lecteur de Turbule : « J'ai assisté à plusieurs concerts de Ferré et je l'ai rencontré. J'ai écrit un petit article, ça vous intéresse ? » Le voici. Avis aux autres journalistes en herbe...

Front dégarni, bras ballants, un dernier coup d'œil triste vers la salle, Léo Ferré, accompagné par un rond rouge couleur de sang, quitte la scène.

La page est tournée, le spectacle est fini. Pendant deux heures, une voix grave et cassée nous a chanté avec « des mots de rien, des mots de tous les jours » la Solitude, la Révolution,

l'Amour et le Désespoir. Ferré crie sa révolte, chante sa poésie et gueule sa rage. Il est l'homme du refus. Refus de la chose admise, refus de la contrainte inutile, refus de l'emprisonnement. Il est aussi l'homme du paradoxe, des forces contraires, mais c'est peut-être là qu'il faut trouver sa vérité. Il chante les contradictions et les absurdités de la pensée. Il les chante avec ce mot qu'il condamne comme étant le piège et



L. MONÈME

l'ennemi par excellence ; comme il sait pourtant le choisir, le placer, afin de créer, au-delà du sens immédiat, une ambiance, un sens profond qui parfois nous dépassent.

Avec « la violence et l'ennui », avec *Testament phonographe* (1), Léo Ferré poursuit toujours son chemin, seul en dehors de tous les autres. Avec des mots, il a su créer un univers, dans lequel personne ne peut entrer, même si l'on croit s'y reconnaître.

Après nous avoir donné un peu de sa violence, un peu de sa tristesse, il quitte la salle comme s'il s'était trompé de porte. Dans les coulisses, entouré d'admirateurs en délire, il est encore seul. Seul, le regard un peu mélancolique, les cheveux décoiffés, il semble venu d'ailleurs.

Il est de ceux qui ne déçoivent pas lorsqu'ils sont descendus de scène car au travail comme à la ville, il est authentique. Toujours le même, toujours insaisissable. Plus tard, le public se rappellera de ce soir comme d'un temps où un homme habillé de noir, accompagné par un piano noir, bousculait les idées préconçues, récusait le pouvoir, faisait rire et pleurer, dérangeait avec sa folie, sa nostalgie, son agressivité, sa tristesse.

Les spots s'éteignent, la salle est maintenant vide. Une ombre furtive... l'homme aux cheveux blancs se glisse dans la nuit et disparaît dans les rues.

Ivan MONÈME

(1) Paru aux Editions Plasma, 41, rue Saint-Honoré, Paris 1^{er}.